

Paris, le 21 juin 2005
La Sorbonne

Réception à l'occasion de la publication des
Œuvres Économiques Complètes d'Auguste et de Léon WALRAS

Présentation par

Raymond Barre

Ancien Premier Ministre, Membre de l'Institut

Le Centre Walras (UMR CNRS Triangle)

Jean Pavlevski

Directeur des Éditions Économica

Sous le patronage de

Maurice Quénet

Recteur de l'Académie, Chancelier des Universités de Paris

Intervention de M. Raymond BARRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Mesdames, Messieurs,

Je voudrais tout d'abord vous remercier d'être venus à cette présentation de l'édition des œuvres complètes de Léon Walras. Vous marquez ainsi la reconnaissance que nous avons pour ceux qui sont responsables de cette édition et d'autre part votre intérêt pour un membre particulièrement éminent de la pensée économique française.

Je voudrais d'abord présenter une signification particulière de cette cérémonie. Elle rend hommage à une équipe provinciale et l'ancien maire de Lyon est heureux que ce soit une université de sa ville qui puisse se signaler par un travail aussi remarquable grâce à une équipe constante, à une équipe tenace, qui a pris tout son temps pour publier les œuvres complètes de Walras. Je cite car ils méritent d'être tous cités, Pierre Dockès, Pierre-Henri Goutte, Claude Hébert, Claude Mouchot, Jean-Pierre Potier et Jean-Michel Servet.

En voyant leur œuvre, je pense à ce dont nous disposions auparavant. J'ai bien connu dans les années cinquante, William Jaffé, cet économiste américain qui a publié en anglais Les Éléments d'économie politique pure avant de se consacrer à l'édition de *La correspondance scientifique de Léon Walras*. Il m'a souvent parlé de son admiration pour Léon Walras et en même temps de sa sympathie pour la pensée économique française.

Je voudrais aussi évoquer mon aîné à la faculté de droit et de sciences économiques de Paris, Gaston Leduc, qui a porté un intérêt particulier à faire connaître l'œuvre de Walras. Et enfin, comment pourrais-je oublier, comme ancien agrégatif et ancien professeur, « l'Ecole de Lausanne » de Firmin Oulès, grâce auquel nous pouvions avoir une vue assez complète des idées de Walras et de celles de Pareto. Mais tout ceci était partiel. Nous avons aujourd'hui l'édition complète. Je constate que dans l'édition qui nous est présentée, les quatre premiers volumes sont consacrés à Auguste Walras, le père de Léon Walras qui a exercé une très grande influence sur la pensée de son fils, et le reste des ouvrages, sur quatorze, il en reste donc dix, qui sont consacrés à Léon Walras lui-même ; on y retrouve certes les *Eléments d'économie politique pure* ou *théorie de la richesse sociale*, à quoi a été justement ajoutée l'édition de *l'Abrégé* par Walras, qui est particulièrement intéressant. Mais il y a surtout toutes les études que Walras a publiées dans le domaine de la politique économique et sociale et qui montrent que cet esprit, qui avait conçu l'interdépendance des marchés et des prix, qui avait défini les conditions de l'équilibre général, ne se confinait pas dans une seule analyse théorique de l'économie, mais qu'il avait également des préoccupations d'ordre social et politique qui montrent la curiosité de son esprit et la diversité de ses inclinations intellectuelles.

Pour faire cette édition, notre équipe lyonnaise avait besoin d'un éditeur. Cet éditeur c'est mon ami Pavlevski. Il a parlé très simplement de son rôle après son insertion dans la vie française et dans la vie économique française. Je dirai que nous avons devant nous un entrepreneur schumpétérien dans le domaine de l'édition et dans le domaine des publications intellectuelles. C'est très rare. Il affronte le risque. Il est récompensé. Tout ce qu'il nous a dit des achats qui ont été faits de l'édition complète de Walras dans les universités françaises, américaines, japonaises montre bien que son œuvre n'était pas vaine. Mais il fallait le faire. Et je ne saurais assez saluer le courage et la ténacité qu'il a eus en accompagnant le courage et la ténacité de notre ami Dockès et de son équipe. Voilà ce que je voulais surtout vous dire : Porter un témoignage de gratitude à tous ceux qui dotent aujourd'hui la littérature économique mondiale d'une édition complète, précise, détaillée des œuvres de Léon Walras.

Monsieur Gattaz a cité le commentaire de Schumpeter sur le rôle de Walras. Ce que nous avons appris dans notre jeunesse, l'équilibre walraso-parétien, reste encore la base à partir de laquelle se construisent les théories économiques contemporaines. Soit qu'elles en poursuivent le développement, soit qu'elles en montrent les insuffisances. Mais, il y a cet aspect, cet intérêt de Walras pour les questions de politique économique et sociale qui ne manque pas d'intérêt.

J'ai retrouvé dans mes notes quelques textes de Walras que j'avais retenus naguère. Je vais vous les lire parce que dans la période de confusionnisme actuel, Walras apparaît comme un maître à penser, comme celui qui distingue les divers plans de l'analyse et de l'action et qui s'efforce de ne pas mélanger les genres.

Première note : « Les politiciens abondent. Tout le monde se fait journaliste en attendant d'être député et ministre. Les savants font défaut. Je me suis porté là où le travail manquait. »

Et puis : « en fait de science sociale, la théorie pure est la lumière de la théorie appliquée. Elaborée ensuite, l'économie politique appliquée en vue des réformes économiques suppose que cette théorie pure soit utilisée. »

Et puis encore : « Dire libre concurrence, c'est-à-dire concurrence effective, ce n'est pas du tout dire absence de toute intervention de l'Etat. D'abord cette intervention est nécessaire

pour permettre et maintenir la libre concurrence là où elle n'est pas possible. L'Etat doit suppléer à la concurrence lorsqu'elle est défaillante. L'Etat doit suppléer à la concurrence lorsque celle-ci est absente. Le fonctionnement de la concurrence économique suppose essentiellement la possibilité de l'affluence des entrepreneurs vers les entreprises en bénéfice, comme de leur détournement des entreprises en perte. Cette remarque est importante, car Walras souligne qu'« il faut éviter que la concurrence entre entrepreneurs conduise à des situations de monopole où les grandes entreprises se débarrasseraient des petites entreprises ». Dans la même ligne, l'Etat doit intervenir, dit Walras, pour corriger, pour canaliser les effets de la concurrence en vue de faire prévaloir l'intérêt général. « La concurrence qu'ont tendance à se faire les entrepreneurs entre eux pour abaisser le prix de revient par l'allongement de la durée du travail exige l'intervention de l'Etat pour éviter l'écrasement des ouvriers. » Ce sont là des remarques qui, à la fin du XIXe siècle, ne manquent pas d'intérêt, et qui sont d'une actualité.

En fait, Walras met toujours l'accent sur la nécessité de distinguer la théorie, c'est-à-dire la science, et la pratique, c'est-à-dire la politique. En matière de politique, dit Walras, c'est le libéralisme qui a raison contre le socialisme, car il est odieux qu'on cherche à se débarrasser du problème social en pensant l'imposer à nous. En matière de science, ajoute Walras, c'est le socialisme qui a raison. Contre le libéralisme, il est absurde d'interdire à nos investigations le problème social. Il se présentait à l'époque, comme un homme, qui susciterait aujourd'hui la répudiation quasi universelle dans notre pays, comme un socialiste libéral. Mais il avait soigneusement défini ce qu'il appelait socialisme, il avait soigneusement défini ce qu'il appelait libéralisme et, je dois dire que revoyant mes notes après de nombreuses années, j'ai été frappé par l'intérêt, l'actualité qu'elles présentaient.

Je terminerai en citant encore deux textes de Walras dont je crois que nous avons besoin dans notre pays à l'heure actuelle. « Liberté de l'individu, autorité de l'Etat, égalité des conditions, inégalité des positions, telle est la formule fondamentale de la constitution de la science sociale. Faire la part de la liberté et de l'autorité, de l'égalité et de l'inégalité, c'est l'objet même de la science sociale. » Il rappelle l'économiste de Cambridge qui disait que le problème n'était pas d'établir partout l'égalité, mais de faire la distinction entre les inégalités intolérables et les inégalités tolérables.

Autre texte sur lequel je concluais : « La France a plus besoin que tout autre pays de faire consister sa politique dans la réalisation d'un idéal clair et lumineux qui serait formulé par la science. »

Voilà quelques idées de Walras que je voulais évoquer devant vous pour vous dire que la lecture de l'édition complète de Walras ne sera jamais, en quelque point que ce soit, dépourvue d'intérêt.

Merci.